

 ATTENTE 

Le cirque arrive sans crier gare.

Aucune annonce ne précède sa venue, aucun avis, aucune affiche sur les poteaux de la ville, aucune mention, aucune publicité dans les journaux locaux. Simplement il est là, quand la veille il n'y était pas.

Les imposants chapiteaux sont rayés de noir et blanc, aucune trace d'or ou de pourpre. Pas la moindre couleur hormis celle des arbres voisins et de l'herbe des champs environnants. Des rayures noires et blanches sur un ciel gris ; d'innombrables chapiteaux de toutes tailles et de toutes formes, enchâssés dans une grille ouvragée en fer forgé qui se dresse au milieu d'un univers terne. Le peu d'espace au sol que l'on distingue de l'extérieur est noir ou blanc, recouvert de peinture, de poudre ou camouflé par un quelconque artifice.

Mais il n'est pas ouvert au public. Pas encore.

En quelques heures, toute la ville est au courant. L'après-midi, la nouvelle a fait le tour de la région. Le bouche-à-oreille est une technique publicitaire bien plus efficace que les mots et les points d'exclamation imprimés sur des avis et

des affiches. C'est un événement inhabituel et marquant, cette apparition soudaine d'un cirque mystérieux. Les gens s'émerveillent devant la hauteur prodigieuse des plus grands chapiteaux. Ils fixent l'horloge installée derrière les grilles.

Et la pancarte suspendue au-dessus de l'entrée qui annonce en lettres blanches sur fond noir :

*Ouverture à la tombée de la nuit
Fermeture à l'aube*

Quel est ce cirque qui n'ouvre que la nuit ? se demandent les gens. Personne ne sait au juste, mais à l'approche du crépuscule, une foule considérable s'est massée devant l'entrée.

Tu te trouves parmi la foule, naturellement. La curiosité a été la plus forte, comme toujours. Tu es là dans le jour qui décline, emmitouflé dans une écharpe pour te protéger de la fraîcheur du vent nocturne, attendant de découvrir par toi-même ce cirque qui n'ouvre ses portes qu'après le coucher du soleil.

Derrière les grilles, le guichet est fermé. Les chapiteaux sont immobiles, frémissant à peine sous le vent. Le seul mouvement provient de l'aiguille de l'horloge qui égrène chaque minute, si on peut encore appeler horloge ce chef-d'œuvre sculpté.

Le cirque paraît désert, à l'abandon. Mais tu crois sentir un parfum de caramel flotter dans la brise du soir sous l'odeur fraîche des feuilles d'automne. Une discrète note de douceur dans le froid.

Le soleil disparaît sous l'horizon et la lueur du crépuscule se change peu à peu en pénombre. Autour de toi, le flot des visiteurs s'impatiente, piétine, parlant à mi-voix de renoncer à l'aventure

pour aller passer la soirée bien au chaud. Toi-même tu hésites à partir lorsque, enfin, cela commence.

Tout d'abord retentit un bruit sec qui couvre à peine le vent et les conversations. Un claquement léger, telle une bouilloire sur le point de siffler. Puis la lumière jaillit.

De petites ampoules se mettent à scintiller à la surface des chapiteaux, comme si le cirque était entièrement recouvert de lucioles étincelantes. La foule qui attend se tait en admirant ce déploiement de lumière. À côté de toi, quelqu'un pousse un cri étouffé. Un bambin applaudit de joie devant le spectacle.

Lorsque les chapiteaux sont tous illuminés, l'enseigne apparaît, rayonnante sur le ciel noir.

En haut des grilles, d'autres lucioles soigneusement dissimulées dans les volutes de fer forgé se mettent à scintiller. Elles se déclenchent avec un bruit sec, parfois accompagné d'une gerbe d'étincelles blanches et d'un petit nuage de fumée. Les gens qui se trouvent juste devant l'entrée reculent de quelques pas.

Au début, les lumières ne dessinent qu'un motif aléatoire. Mais à mesure qu'elles s'allument, une inscription apparaît peu à peu. On distingue d'abord un *C*, suivi d'autres lettres. Un *q* et plusieurs *e*. Quand la dernière ampoule s'éclaire et que les étincelles et la fumée se dissipent, on parvient enfin à déchiffrer cette enseigne lumineuse sophistiquée. En se penchant sur la gauche pour mieux voir, on lit :

Le Cirque des rêves

Dans la foule, certains échangent des sourires entendus, d'autres froncent les sourcils d'un air

perplexe en se tournant vers leurs voisins. Une fillette tire sa mère par la manche en lui demandant ce que cela veut dire. Sa mère lui explique et la fillette sourit avec ravissement.

Puis les grilles tremblent et semblent se déverrouiller d'elles-mêmes. Elles s'écartent, invitant les gens à s'avancer.

À présent, le cirque est ouvert.

Tu peux entrer.



I

PRIMORDIUM

« Le Cirque des rêves est formé d'une série de cercles. Peut-être est-ce en hommage à l'origine du mot "cirque", qui vient du grec *kirkos*, signifiant cercle ou espace circulaire. Il y a ainsi de nombreux clins d'œil au phénomène du cirque dans son acception historique, bien que l'on puisse difficilement parler de cirque traditionnel. Au lieu d'un unique chapiteau regroupant plusieurs pistes, ce cirque est formé de grappes de chapiteaux semblables à des pyramides, les uns vastes, les autres relativement modestes. Ils sont installés au milieu d'allées circulaires, elles-mêmes entourées d'une grille également circulaire, en une série de boucles ininterrompues. »

Friedrick Thiessen, 1892

« Le rêveur est celui qui ne trouve son chemin qu'au clair de lune et son châtiement est de voir l'aurore avant le reste du monde. »

Oscar Wilde, 1888

Un colis inattendu

NEW YORK, FÉVRIER 1873

Celui que l'on présente sous le nom de Prospero l'enchanteur reçoit beaucoup de courrier au théâtre, mais c'est sa première enveloppe contenant une lettre de suicide, et la première également qui arrive soigneusement épinglée au manteau d'une fillette de cinq ans.

L'avocat qui escorte l'enfant jusqu'au théâtre refuse de fournir la moindre explication, malgré les protestations du directeur, et s'empresse d'abandonner la petite fille en se bornant à hausser les épaules et lever son chapeau.

Le directeur du théâtre n'a pas besoin de lire l'enveloppe pour savoir à qui est destinée la fillette. Les yeux vifs qui le fixent sous un nuage de boucles brunes indisciplinées sont pareils à ceux du magicien, à cela près qu'ils sont plus petits et plus écarquillés.

Il la prend par la main, ses petits doigts inertes au creux des siens. Elle refuse d'ôter son manteau malgré la chaleur qui règne dans le théâtre, et lorsqu'il lui demande pourquoi, elle se contente de faire non de la tête d'un air catégorique.

Le directeur emmène l'enfant dans son bureau, ne sachant trop que faire d'elle. Elle s'assied en silence sur une chaise inconfortable, sous une rangée d'affiches encadrées d'anciens spectacles, entre des cartons de billets et de reçus. Le directeur

lui apporte du thé avec un sucre en plus, mais elle le laisse refroidir sur le bureau sans y toucher.

La fillette ne bouge pas, elle ne gigote même pas sur son siège. Elle demeure parfaitement immobile, les mains croisées sur les genoux, le regard baissé sur ses bottines qui ne touchent pas tout à fait le sol. Celles-ci sont légèrement éraflées au bout, mais les lacets sont impeccablement noués.

L'enveloppe scellée reste accrochée au deuxième bouton de son manteau jusqu'à l'arrivée de Prospero.

Avant même que la porte ne s'ouvre, elle entend un pas lourd résonner dans le couloir ; ce n'est pas celui du directeur, qui se déplace à pas feutrés.

« Il y a aussi un... colis pour vous, monsieur », dit le directeur en faisant entrer le magicien dans le petit bureau encombré avant de s'éclipser pour vaquer aux affaires du théâtre, peu désireux d'assister à l'issue de la rencontre.

Le magicien scrute le bureau, une pile de lettres à la main, une longue cape en velours noir doublée d'une soie éclatante de blancheur flottant dans son dos, s'attendant à voir un paquet emballé dans du papier ou une caisse. Ce n'est que lorsque la fillette lève vers lui des yeux identiques aux siens qu'il comprend de quoi parlait le directeur du théâtre.

La première réaction de Prospero l'enchanteur quand il rencontre sa fille est un simple : « Et merde. »

La fillette fixe à nouveau ses bottines.

Le magicien referme la porte derrière lui et regarde la fillette en posant la pile de lettres sur le bureau à côté d'une tasse de thé.

Il arrache l'enveloppe de son manteau en laissant l'épingle fermement attachée au bouton.

Bien que l'enveloppe soit libellée à son nom d'artiste et envoyée au théâtre, la lettre qu'elle contient s'adresse à lui sous son véritable nom, Hector Bowen.

Il la parcourt rapidement, et la missive échoue lamentablement et définitivement à éveiller une quelconque émotion

en lui. Il s'arrête brièvement sur le seul fait qu'il juge digne d'intérêt : l'enfant qui lui est confiée est bien évidemment sa fille et elle se nomme Celia.

« Elle aurait dû t'appeler Miranda, ricane celui que l'on surnomme Prospero l'enchanteur. Mais elle ne devait pas être assez maligne pour penser à Shakespeare. »

La fillette le regarde de nouveau, plissant ses yeux sombres sous les boucles de cheveux.

Sur le bureau, la tasse tremble. Des rides troublent la surface calme tandis que l'émail se craquelle, puis elle se brise en éclats de porcelaine fleurie. Le thé froid forme une flaque dans la soucoupe qui se met à goutter sur le sol, laissant des traînées collantes sur le bois ciré.

Le sourire du magicien s'évanouit. Il jette un œil vers le bureau en fronçant les sourcils et le thé renversé s'élève du sol. Les fragments craquelés et brisés se redressent en se reformant autour du liquide, jusqu'à ce que la tasse soit intégralement reconstituée et dégage des volutes de vapeur.

L'enfant fixe la tasse, les yeux écarquillés.

Hector Bowen saisit le visage de sa fille dans sa main gantée et scrute un instant son expression avant de la relâcher en laissant sur ses joues des empreintes rouges.

« Tu n'es peut-être pas dénuée d'intérêt », dit-il.

La fillette reste muette.

Au cours des semaines qui suivent, il essaie à plusieurs reprises de la rebaptiser, mais elle s'obstine à ne répondre qu'au nom de Celia.

*

Quelques mois plus tard, lorsqu'il la juge enfin prête, le magicien écrit lui-même une lettre. Il ne mentionne aucune adresse, mais elle parvient cependant à destination, outre-Atlantique.